



HAL
open science

Introduction

Assaf Dahdah, Nicolas Puig

► **To cite this version:**

Assaf Dahdah, Nicolas Puig. Introduction. Exils syriens: Parcours et ancrages (Liban, Turquie, Europe), , 2018, Bibliothèque des frontières. hal-01789341

HAL Id: hal-01789341

<https://hal.science/hal-01789341>

Submitted on 7 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Exils syriens Parcours et ancrages (Liban, Turquie, Europe)







BIBLIOTHÈQUE DES FRONTIÈRES

**EXILS SYRIENS
PARCOURS ET ANCRAGES
(LIBAN, TURQUIE, EUROPE)**

BABELS

le passager clandestin





Le programme de recherche de l'EHESS Babels réunit une quarantaine de chercheurs en Europe sous la direction scientifique de l'anthropologue Michel Agier, assisté de Stefan Le Courant. Des rencontres mensuelles « Babels, l'atelier public des villes-frontières » sont le lieu de cette recherche collaborative, et permettent l'écriture des 7 titres de la collection « Bibliothèque des frontières » des éditions le passager clandestin.

Le programme Babels s'inscrit dans une démarche participative en associant les savoirs produits par les enquêtes de terrain et les connaissances fondées sur les expériences des acteurs des milieux associatifs, institutionnels et médiatiques concernés par les questions liées aux migrants. Son but est de contribuer à la compréhension des migrations et d'aider au renouvellement des politiques publiques à l'égard des migrants.

Cet ouvrage a été coordonné par Assaf Dahdah et Nicolas Puig.

Y ont aussi contribué : Hala Abou Zaki, Mohammed Aïta, Céline Barré, Didem Danış, Leila Drif, Emmanuelle Durand, Franck Mermier et Valentina Napolitano.



Ce livre a reçu le soutien de l'Agence nationale pour la recherche

La collection « Bibliothèque des frontières » a reçu le soutien de la Région des Pays de la Loire

© Éditions le passager clandestin, 2018

Éditions le passager clandestin
61, rue Sébastien-Gryphe
69007 Lyon

Couverture : Xavier Sebillotte (xavier.sebillotte@free.fr)
Corrections : Anne Kraft





TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Les trajectoires de l'aide. L'accès des réfugiés syriens aux institutions d'assistance au Liban	29
Arriver : de la détermination de statut à l'UNHCR	31
S'orienter au sein de l'offre associative : du dispositif onusien aux ONG de quartier	33
Se rencontrer : ONG, sous-catégories et liens d'appartenance	36
Prendre place ou repartir : l'engagement associatif bénévole et le voyage comme trajectoire d'opportunité	40
Réfugiés de Syrie dans les camps de réfugiés palestiniens au Liban. Le cas de Chatila	45
De la Syrie à Chatila : circulations d'hier et exil d'aujourd'hui	45
L'accueil des réfugiés de Syrie à Chatila : entre solidarité et tensions	48
Un passé qui ne passe pas : la tutelle syrienne sur le Liban	55
Une dégradation des conditions de vie dans le camp	56
Concurrence sur le marché du travail et de l'aide	58
Vers une pérennisation du provisoire	59
Beyrouth, au carrefour d'une nouvelle culture syrienne	61
Cosmopolitisme panarabe et contraintes politiques	63
Parcours, continuités et inflexions	65
Documenter et créer comme modes de résistance	68
De la ville-refuge à la ville-relais	71
Beyrouth, ville-carrefour, ville itinérante	73
Expériences syriennes au Liban : de l'ouvrier au réfugié	74
Dynamiques ambulantes : lire la ville, prendre place et épouser les rythmes urbains	77
« Lutte des places » : la fabrique de l'altérité	81





**L'exil, l'attente et la ville. L'expérience contrastée des Syriens
et des Irakiens à Zgharta (Liban) 93**

Les Syriens à Zgharta : de la circulation des hommes seuls 95
à l'installation de familles entières

« Tout abandonner et partir vite ! » : l'exil des Irakiens 97
de la plaine de Ninive à Zgharta

Le logement, premier lieu de l'attente et reflet des inégalités 99
entre Syriens et Irakiens

Le (non-)droit à la ville en contexte d'exil 102

Conclusion 107

Pour aller plus loin 123

Ouvrages et articles 123

Sites internet 124

Films 124

Les contributeurs 125





INTRODUCTION

Dans ses réflexions sur l'exil, Edward Said propose de distinguer les exilés des réfugiés, ainsi que des expatriés et des émigrés. L'exil, « issu de la pratique antique de l'ostracisme », se distingue du refuge, « produit de la réalité du xx^e siècle » : « le mot "réfugié" a pris une portée politique et évoque de vastes troupes d'individus innocents et désorientés, ayant besoin d'une aide internationale urgente, alors qu'"exilé" implique [...] une forme de solitude et de spiritualité »¹.

Ainsi la figure de l'exilé évoque-t-elle celle d'un étranger, parfaitement incarné, par exemple, par l'intellectuel russe du xix^e siècle, qui convertit en créativité « l'humeur hivernale » inhérente à sa situation², tandis que celle du réfugié est à rapprocher des indésirables dont il s'agit de canaliser et de gérer les masses indistinctes³.

Les réflexions forgées par Edward Said à propos des mobilités humaines du xx^e siècle rencontrent un écho dramatique dans le moment présent. Pourtant, il nous faut immédiatement nuancer la dichotomie faite entre le réfugié et l'exilé. Car les migrants qui cherchent refuge, ne fût-ce que par leur décision, aussi contrainte soit-elle, de se mettre en route, font preuve d'une certaine faculté à prendre leur destin en main ou du moins à tenter de le faire. Cette dimension est ainsi délibérément mise en avant dans cet ouvrage qui porte sur l'exil syrien, en premier

1. Edward Said, *Réflexions sur l'exil et autres essais*, Arles, Actes Sud, 2008, p. 250.

2. Selon les mots de Wallace Stevens, cité in *ibid.*, p. 257.

3. Voir Michel Agjer, *Gérer les indésirables. Des camps de réfugiés au gouvernement humanitaire*, Paris, Flammarion, 2008.





Exils syriens

lieu vers le Liban. Pour cela, il paraît important d'insister sur les parcours des femmes, hommes, enfants, sur les initiatives des individus comme sur les différentes configurations d'acteurs qui refondent à l'étranger et depuis l'étranger, des réseaux d'entraide, de coopération et de création. Il s'agirait de la sorte de discerner l'exilé derrière le réfugié, de substituer à l'image d'une masse humaine déseparée, celle de personnes qui tentent d'avoir prise sur leur futur, entre le *subir* et l'*agir*, la souffrance et l'espoir.

Il est vrai que l'exil syrien contemporain répond, par son ampleur, et de façon ô combien dramatique, à l'évolution des migrations inhérentes aux conflits modernes des xx^e et xxi^e siècles ; le nombre de réfugiés et de déplacés intérieurs (au sein d'un même pays) atteint même des records depuis des décennies¹. Et dans ce décompte, la Syrie fournit le plus grand contingent de réfugiés internationaux au monde (et le deuxième après la Colombie pour les déplacés). En 2016, ils étaient 5,5 millions de personnes à avoir fui le pays, soit plus de deux fois plus que les 2,5 millions d'Afghans qui forment le deuxième groupe national le plus représenté dans la sinistre comptabilité contemporaine du refuge. Si, en nombre absolu, la Turquie accueille le plus de ressortissants syriens (2,9 millions), c'est, une fois rapportés à la population nationale, le Liban qui produit l'effort d'accueil le plus conséquent, avec plus d'un million de réfugiés pour près de 4 millions d'habitants².

1. Plus de 65 millions de réfugiés et déplacés en 2016. Source : UNHCR, *Global Trends. Forced Displacement in 2016*, 2016, p. 2 (consultable sur <http://uit.unhcr.org/refugees-and-displaced>).

2. Le nombre de Syriens enregistrés au Liban auprès du HCR s'élève à un peu moins d'1 million de personnes en décembre 2017. Mais l'on estime à plusieurs dizaines de milliers les personnes présentes mais non enregistrées auprès de l'institution internationale. Les statistiques sont accessibles sur le site du HCR (consultable sur <http://uit.unhcr.org/refugees-and-displaced>).





- BEYROUTH Capitale nationale
- Saïda Chef-lieu de muhafaza
- Naqoura Localité secondaire
- Limite des muhafazates
- Bekaa** Nom de la muhafaza
- Frontière internationale

Sources : Atlas du Liban (Ifpo-CNRS, 2007), Liban (GEOprojects, 2008), Carte du Liban (Université du Texas, 2002)





Exils syriens

Le Liban est concerné de longue date par les mobilités régionales générées par les disparités économiques d'une part, et provoquées par l'instabilité politique et les guerres d'autre part – les siennes, certes¹, et aussi celles des autres. Ainsi, pour s'en tenir à l'histoire récente, dès 1948, 700 000 à 800 000 Palestiniens sont contraints de fuir, et 100 000 d'entre eux s'implantent durablement au Liban. Le nombre de Palestiniens y est à présent estimé à un peu moins de 200 000 âmes². On y compte par ailleurs près de 50 000 réfugiés irakiens. Ce sont principalement des membres de minorités religieuses qui transitent ou s'installent durablement au Liban, suite aux événements survenus en Irak depuis la fin des années 1990 : embargo, invasion anglo-étatsunienne, chute de Saddam Hussein et combats entre les différents groupes militaires en présence. Plus récemment, l'avancée de l'État islamique a conduit des milliers d'Irakiens à fuir, dont les habitants des localités chrétiennes de la plaine de Ninive qui trouvent refuge dans la province autonome du Kurdistan, en Jordanie et au Liban. La crise syrienne actuelle, quant à elle, d'une ampleur sans précédent, a conduit au déplacement vers le Liban de centaines de milliers de personnes. La majorité des réfugiés enregistrés est concentrée au nord et à l'est du pays, dans la région du Akar et dans la vallée de la Bekaa. Mais nombre

1. Ainsi, de très importants déplacements internes et internationaux de Libanais prennent place durant la guerre civile de 1975 à 1990 et, depuis, à différentes reprises au cours de l'histoire mouvementée du pays, comme en 2006, lors de la guerre dite des « Trente-trois-jours ».

2. Selon l'Unrwa, environ 450 000 réfugiés palestiniens sont enregistrés et résident encore au Liban, principalement dans les camps (consultable sur huit.re/w_U6xpD0). Or, nombre d'entre eux ne vivent plus dans les camps et beaucoup ont quitté le pays où les discriminations à leur encontre contraignent leur accès au marché du travail. Un recensement réalisé en 2017 indique que le nombre de Palestiniens résidant dans les camps et les groupements au Liban serait inférieur à 175 000 personnes (consultable sur huit.re/Jq_1y-gD).





Introduction

d'entre eux se sont également installés dans la région du Mont-Liban, dans des villes côtières du Sud comme Saida et Tyr, et à Beyrouth qui accueille le tiers des Syriens présents dans le pays.

Dans cette ville, le quartier de Sabra, avec son marché qui génère une importante activité commerciale, constitue un point d'ancrage pour de nombreux Syriens. Sabra représente plus généralement un véritable carrefour des mobilités, un filtre sensible des trajectoires internationales passées au tamis de ses ressources et de son informalité.



Le marché de Sabra

Situé à la limite méridionale de la municipalité de Beyrouth, entre des groupements palestiniens, des secteurs informels et le camp de Chatila, habités par des populations que les conflits présents et passés ont souvent opposées¹, Sabra est caractérisé par ses fragmentations sociales et politiques, la marginalisation

1. Cf. *infra*, Carte de Beyrouth, p. 78.





Exils syriens

de ses habitants, et les inégalités sociales et citoyennes. Sabra peut être considéré comme un système de placement qui distribue l'accès au logement des populations nouvellement arrivées de Syrie, mais également du Soudan, d'Éthiopie ou du Bangladesh, et par les relations de ces dernières avec les propriétaires et le voisinage.

Toutes ces populations se croisent sur le marché. Aussi n'est-ce pas surprenant que Khaled, jeune Syrien originaire de Manbij dans la région d'Alep, y trouve refuge lors de son exil au Liban de 2013 à 2017. Il y rejoint son cousin Hassan qui réside et travaille au Liban depuis plus de dix ans. À la différence de Khaled, qui ne dispose pas de titre de séjour au Liban, Hassan s'insère dans le pays de façon légale et pérenne. Aujourd'hui, Khaled est retourné à Manbij et devrait se marier dans le cours de l'année. Son cousin, fin connaisseur de Sabra, continue de se rendre sept jours sur sept dans le magasin de vêtements où il est employé, depuis son appartement situé dans un autre quartier de la ville, où il affirme s'être installé pour couper un peu avec l'ambiance saturée du marché.

Un peu plus loin sur le marché, deux bouchers syriens, originaires de Hama, se désolent de l'évolution de leur pays en observant d'un œil étonné et lointain les migrants du Bangladesh déployer au petit matin leurs produits sur le sol, dans le prolongement de leurs échoppes, là où quelques instants plus tôt pendaient les carcasses de mouton suspendues à des crochets d'acier. Autre exemple de ces mobilités syriennes vers le Liban, un vendeur de fruit de Sabra, depuis plus de dix ans au Liban, a fini par acheminer l'ensemble de sa famille à Beyrouth depuis Idlib, où vivaient sa femme et une partie de ses enfants, et Damas où son fils aîné poursuivait des études supérieures en psychologie. Son plus jeune fils, quant à lui,





Introduction

venait régulièrement de Syrie à Beyrouth soutenir son père dans son travail.

Ces figures humaines d'un marché de Beyrouth illustrent la complexité de la présence syrienne au Liban, notamment depuis la répression sanglante qui a suivi le déclenchement du mouvement de contestation populaire en Syrie, en 2011, puis la militarisation du conflit qui a suivi. Elles montrent qu'au moins jusqu'en 2014, date à laquelle de nouvelles mesures de régulation des entrées et du séjour des Syriens au Liban ont fortement restreint les passages, de nombreuses circulations prenaient place entre les deux pays¹. En effet, avant la guerre en Syrie, 400 000 à 500 000 Syriens, principalement des hommes, travaillaient de façon saisonnière et régulière au Liban, constituant l'essentiel de la main-d'œuvre non qualifiée des secteurs du bâtiment, de l'agriculture et des services. Ainsi, pour une partie des Syriens au Liban, ce qui devait être un séjour de courte durée, structuré par la migration de travail historiquement instituée, se transforme inexorablement en un exil aux perspectives de retour incertaines.

Le Liban, mais également la Turquie et, spécifiquement, leurs capitales, forment de la sorte un laboratoire pour étudier les formules de l'installation et de la coprésence dans la ville, en même temps qu'un point d'observation des trajectoires migratoires du Proche-Orient vers l'Europe à laquelle ces pays sont connectés de multiples manières. Ainsi, un nombre significatif de parcours relie les lieux de l'exil – la Syrie, Beyrouth ou Istanbul –, les villes-carrefours comme lieu de refuge et de transit, et l'Europe, horizon du voyage où réside

1. Lama Kabbajji, « Migration forcée et politiques migratoires. Le cas des réfugiés de Syrie au Liban », in Cris Beauchemin et Mathieu Ichou (dir.), *Au-delà de la « crise des migrants »*. *Décentrer le regard*, Paris, Karthala, 2016, p. 97-107.





Exils syriens

une importante diaspora proche-orientale constituée de Libanais, de Syriens et de Palestiniens¹.

1. Voir Liliane Kfoury et Nicolas Puig (dir.), *Réfugiés et migrants au Liban, Hommes et migrations*, n° 1319, septembre-décembre 2017.

Récit d'un exil, depuis Damas jusqu'à Marseille

Mohamed Aïta, mécanicien de Damas

Mon exil a commencé en décembre 2012 ou janvier 2013, je ne sais plus exactement... J'étais installé à Damas, je vivais une vie paisible, je n'étais ni dans le luxe ni dans la pauvreté... La révolution a commencé, la situation s'est compliquée, le travail a diminué. Mon père ne pouvait plus travailler comme chauffeur de bus à cause des barrages militaires. Notre famille est à 90 % avec la révolution. Et si l'un de nous disparaissait, on savait qu'il était torturé et tué, puis que ce serait au tour de quelqu'un d'autre. Mon frère, des cousins et des amis ont disparu, torturés. Je sentais que c'était bientôt mon tour.

Alors j'ai contacté Abu Mazen, un ami chauffeur sur la route Damas-Beyrouth, et j'ai fui, un matin, il était 6 heures je crois. Pour sortir du quartier de Doumar, je devais passer un barrage devant mon ancien garage. Je savais qu'il y avait des amis de l'école qui étaient militaires à ce barrage. Le jour où ils s'y trouvaient, j'en ai profité pour passer. Abu Mazen m'a conduit jusqu'à la frontière puis jusqu'à Beyrouth. Au moment de passer la frontière, on s'est mis d'accord. Je le regardais par la fenêtre lorsqu'il présentait les papiers des passagers. S'il fronçait les sourcils, ça voulait dire : « Fuis ! ». Mais tout s'est bien passé, on a passé la frontière et mes nerfs se sont relâchés, ma peur de mourir s'est évanouie. Je me souviens que j'avais la marque de mes ongles sur la paume de mes mains tellement je serrais fort.

Nous sommes arrivés à Beyrouth. J'ai réservé un billet d'avion vers 11h30. Mon avion était le lendemain à 6 heures du matin.





Introduction

Je dormais dans l'aéroport. J'errais, mais je n'avais plus peur. Mon épouse était chez ses parents, j'étais tranquille. Le lendemain on m'a dit que les renseignements étaient passés chez moi et chez mes parents. Ils m'ont accusé de faire partie de l'Armée syrienne libre et d'armer les résistants. Alors ils ont détruit mon garage. À partir de là j'ai compris que je ne pouvais plus rentrer à Damas.

Je me suis installé à Antalya [Turquie], chez ma sœur, partie avec son époux juste au début des violences. Je suis resté chez eux un mois environ, jusqu'à ce qu'ils me trouvent un travail. J'ai pu ensuite rassembler un peu d'argent pour faire venir mon épouse et mes enfants. Mon salaire couvrait juste le loyer, soit 800 livres turques [LT – environ 200 euros]. Heureusement mon frère est venu et on a pu compléter les revenus : l'un payait le loyer, l'autre le reste. On avait juste de quoi subvenir à nos besoins et on ne voulait pas demander de l'argent à ma sœur. Un jour mon beau-frère nous a demandé de venir leur rendre visite, on n'avait même pas de quoi payer le trajet. On cherchait les centimes dans les recoins de l'appartement et j'ai dû m'y rendre tout seul. On avait des problèmes de papiers, les enfants n'étaient pas scolarisés. Il me fallait au moins 800 dollars pour régulariser tout le monde et 10 000 dollars à déposer sur le compte en banque. On a vécu le séjour en Turquie comme une humiliation quotidienne. C'était comme une « vie zéro ». On avait juste de quoi se loger et se nourrir. Les enfants voyaient les autres et voulaient la même chose – des biscuits, des jouets –, mais on n'avait pas de quoi leur payer quoi que ce soit. Ça me blessait profondément.

Puis j'ai trouvé un travail de chauffeur chez un monsieur qui avait aussi une oliveraie avec une petite maison, une sorte de cabanon en bois et zinc. On a vécu chez lui un an et demi. Je devais être chauffeur mais j'étais surtout paysan – je déshermais, je ramassais les pierres, je taillais les arbres. Je travaillais et ça allait un peu mieux. On n'avait plus de loyer à payer. Puis le monsieur est tombé malade. Il ne voulait plus m'employer. Et là, on s'est senti coincé et on a pensé à l'Europe, surtout pour l'avenir des enfants.





Exils syriens

Ma fille avait 7 ans et ne savait ni lire ni écrire. Mon fils avait 5 ans et pas d'avenir en Turquie.

Nous étions sans argent... C'était le mois d'août 2015. On a décidé que mon père vendrait sa maison et qu'on partirait tous ensemble, avec mes frères, mes parents et ma belle-sœur. On a commencé à chercher les passeurs pour le départ. Nous avons cherché sur Facebook où on a rencontré trois hommes, un Turc, un Syrien et un Afghan, qui travaillaient ensemble comme passeurs. Ils étaient à Bodrum. On s'est mis d'accord : ils nous ont loué une pension à Bodrum où on a séjourné deux jours. Puis ils nous ont fixé un rendez-vous pour le voyage – pas vraiment un voyage, mais bon... –, ils nous ont indiqué un point de rendez-vous pour retrouver d'autres personnes, mais je ne me souviens plus du nom, attends, je regarde sur Google Maps... Je ne sais plus, c'était une région pleine de forêts et de cultures. On descend du bus et on ne voit personne, c'était en pleine nuit. On les appelle, ils nous renvoient vers un deuxième point de rencontre.

Là, il y avait la police et la gendarmerie qui attrapaient tout le monde. On faisait tous comme si on ne se connaissait pas. Chacun est parti de son côté. On appelle les passeurs qui nous disent de rejoindre un troisième endroit... il était 3 heures du matin. On prend un taxi pour 100 LT [environ 24 euros], et là, au milieu de rien, il y avait quarante personnes. Le passeur arrive, feux éteints, et nous emmène sur un chemin agricole. On devait éteindre nos téléphones et être totalement silencieux. On croyait être arrivés à la mer, mais non, c'était un cours d'eau. Ils gonflent le bateau pneumatique et nous, on enfle nos gilets. Puis dix personnes supplémentaires arrivent. Nous étions donc cinquante, alors j'ai gueulé et je leur ai dit qu'on ne montait pas à plus de quarante. Et à ce moment-là j'avais une famille de sourds-muets sous ma responsabilité, une famille que personne ne voulait accompagner et qui était bloquée à Bodrum. J'ai décidé qu'ils viendraient avec nous.





Introduction

On a descendu le cours d'eau au milieu des roseaux et des herbes, on avait peur que le bateau se perce et que l'hélice se prenne dans les herbes. On a navigué cinq heures sur le cours d'eau puis la mer est apparue au levé du soleil. En mer, le moteur est tombé en panne, je le réparaï et il tombait en panne. Heureusement que j'avais demandé des outils aux passeurs avant de partir. On a eu une panne d'essence aussi. À l'embouchure du fleuve, deux hommes sont venus et nous ont indiqué le cap à suivre : une lumière sur l'île grecque de Nera. Ils nous ont donné deux gallons d'essence et sont partis comme ils étaient apparus. Un Marocain de 20 ans pilotait, mais n'importe comment. Alors je l'ai poussé et j'ai pris sa place. Et là, ce sont les vagues qui nous remuaient, les femmes et les enfants criaient. On essayait de les calmer pour ne pas chavirer. On les a placés au milieu et les hommes se sont placés au bord pour se jeter au cas où, sauf deux qui voulaient être avec les femmes.

Au bout de deux heures trente environ, un bateau des gardes-côtes grecs est arrivé. Ils essayaient de nous faire chavirer, partaient et revenaient très vite vers nous. On ne comprenait pas pourquoi ils faisaient ça ! Mais le bateau pneumatique a tenu le coup et au bout d'un moment ils ont jeté les cordes et nous ont fait monter à bord avant de percer notre embarcation. Puis ils nous ont débarqués sur l'île militaire grecque de Nera. Ils étaient brutaux. Ils ont même bousculé ma mère, gratuitement, une vieille dame. Les officiers sont venus, ils ont pris nos empreintes et nous ont emmenés sur l'île de Kos. On arrive à midi, ils reprennent nos empreintes et on attend encore un bateau qui arrive deux jours après. On part pour la ville de Kavala, c'est un point de départ parfait pour commencer la route des Balkans. On a passé l'épreuve de la mer et maintenant on affronte le froid.

En Macédoine on nous aide beaucoup. Les gens nous orientent, nous mettent dans les trains pour l'Albanie. Puis on passe au Kosovo. Enfin, je ne sais plus dans quel sens c'était. On se retrouve dans une gare perdue dans la forêt où plein de réfugiés se sont





Exils syriens



Arrivée à Marseille le 15 octobre 2015	Trajet Munich-Marseille Durée : 4 jours	Trajet Kavala-Munich Durée : 3 semaines	Trajet Antalya-Kavala Durée : 4 jours	Installation à Antalya entre janvier 2013 et septembre 2015	Trajet Beyrouth-Antuth- Durée : 1 à 2 jour à 2

<p>→ Trajectoire de Mohamed et de sa famille</p> <p>Entre Damas et Antalya</p> <p>1 : Trajectoire de Mohamed et de ses parents</p> <p>2 : Trajectoire du reste de la famille (épouse, enfants, belle-soeur, frères)</p>		<p>• Tripoli</p> <p>HONGRIE</p> <p>Ville de passage et d'installation</p> <p>Pays traversé</p>	<p>Mode de transport emprunté</p> <p> Taxi</p> <p> Avion</p> <p> Ferry</p> <p> Embarcation</p> <p> Car</p> <p> Marche à pieds</p>
--	--	--	--

Source : Entree :

concentrés. On nous annonce que le prochain train ne passe que dans une semaine. Alors on se concerte avec la famille des sourds-muets et on décide de prendre des taxis en négociant les prix. À chaque route, les habitants ont érigé des barrages pour éviter que les taxis passent. Pour les contourner, nos chauffeurs passent dans la forêt pour rejoindre l'autoroute et une gare, elle aussi perdue au milieu de rien. Il n'y avait que des vendeurs de





Introduction



sandwichs. On avait peur des mafias dont tout le monde nous parlait. Et les chauffeurs comme les habitants étaient tous ivres. À la gare ils ne prennent ni dollars ni euros, mais on arrive à monter dans le train qui nous conduit à une station de bus avant la frontière serbe. À la frontière, la police serbe nous attend avec des jus, des pommes. On patiente deux heures avant qu'ils nous déplacent vers une sorte de camp... On suivait une direction, sans réfléchir aux noms, c'est pour ça que ma mémoire flanche maintenant.

Au camp, il n'y avait rien pour dormir et il faisait très humide, il pleuvait je crois. On a froid, alors on quitte le camp et on prend des taxis en direction d'une station de bus pour rejoindre la Croatie. Il fallait avancer coûte que coûte. Puis on a rejoint la Hongrie, mais là-bas ils ne nous ont pas laissés nous reposer. Ils nous ont fouillés, scannés, tout ça en plein champ ! Je te jure, ils utilisaient les mêmes appareils que ceux dans les aéroports, mais au milieu du maïs ! Ils nous ont pris nos affaires à la station de bus : cigarettes, médicaments, briquets. Ils ne nous ont rien laissé. Là, ils nous ont mis dans des trains pour l'Autriche. L'Autriche, c'est le plus beau des peuples. Ils nous ont mis dans un stade tout aménagé pour nous accueillir. On y est resté une nuit ou deux. Deux nuits, je me souviens que c'était impossible de réserver des billets de train tant il y avait de monde, et on avait la famille de





Exils syriens

sourds avec nous. Le père des sourds a demandé à la police d'avoir un interlocuteur, et ils lui en ont trouvé un, incroyable ! Il leur a expliqué que lui et sa famille voulaient partir en Allemagne. Une des policières s'est même mise à pleurer. Ils nous ont mis ensemble dans un fourgon. On les a aidés jusqu'en Autriche et là ce sont eux qui nous ont aidés. Cette langue des signes c'est mieux que l'anglais !

On arrive à la frontière, et la police allemande nous attend avec un traducteur sourd-muet. Et là on se sépare... Non, ils nous emmènent dans un camp pour qu'on s'installe quelques jours. Mes parents voulaient rejoindre mon frère cadet en Allemagne, le père sourd son frère en Suède et moi je voulais venir en France. On parlait avec son frère en Suède pour lui dire que tout allait bien, et si on avait Internet il parlait directement ensemble. C'est vrai qu'il était muet, mais c'était un costaud et un courageux !

On s'installe dans le camp, puis on va au marché pour acheter de quoi manger. Mais on n'a même pas le temps de manger qu'ils nous conduisent dans une sorte de prison, je te jure, une vraie prison. On ne comprenait pas pourquoi, soudainement, ils nous mettaient en cage. En fait ils commencent à nous fouiller, à demander les identités. Ils nous mettent à poils, même Zeina [3 ans], ils la mettent à poils. On ne se pose pas de question. À peine habillés, ils nous font monter dans des bus pour rejoindre Munich. C'est le mois d'octobre, il faisait déjà très froid, -1°C. On devait être dans un camp, mais qui était complet. On s'est retrouvé dans la rue et on attendait : 22 heures, 2 heures, 4 heures... On va voir la police et ils nous engueulent. Finalement, ils nous envoient dans un restaurant. Moi, j'ai péti un plomb. J'ai dit à mes parents que je partais en France... Ah oui, quand ils nous ont fouillés, ils nous prenaient nos papiers. Mes frères et mes parents ont perdu leur passeport, moi je les avais bien cachés. Mais je ne veux pas qu'ils sachent où alors tu n'écris pas...

Ma belle-sœur ne savait pas ce qu'elle voulait, mes parents non plus. Dès que j'ai mis le pied dehors, ils m'ont tous suivi. Là, mon





Introduction

beau-frère nous appelle de Turquie et nous dit de rejoindre son frère à Marseille qui a tout prévu pour nous accueillir. On part pour Stuttgart d'où on prend le train pour Paris. À Paris personne ne t'approche. Nous avons déjeuné et pris le billet pour Marseille. Nous sommes arrivés à Marseille à minuit. On a dormi à dix chez un Syrien originaire de notre quartier de Doumar, tu imagines, à dix dans son deux pièces. Puis, à 7 heures du matin, nous étions en quête de la Plateforme asile. On tournait en rond, entre la gare et la Canebière. Et à 14 heures, on trouve la Plateforme asile. Ils nous disaient de revenir demain. Mais on n'en pouvait plus, ça faisait un mois que nous étions sur la route. Les enfants se sont allongés par terre. Là, la directrice a très vite trouvé un logement pour les parents et les enfants. Mais mes parents et mes frères, ils les ont renvoyés vers le 115. Et après, c'est l'histoire de notre installation à Marseille...

Lieu de destination et de transit, Beyrouth, et à travers elle le Liban, est donc une ville incontournable des parcours migratoires internationaux entre le Proche-Orient et l'Europe. Elle offre également un point de vue privilégié pour mieux saisir la complexité et les enjeux des migrations internationales contemporaines. Cet ouvrage propose donc un décentrement du regard sur les circulations contemporaines à destination des lecteurs français et francophones qui construisent une vision forcément ethnocentrée de ces questions. Il documente et analyse principalement les insertions des Syriens au Liban, tout en proposant des éclairages sur la Turquie et des descriptions de parcours et d'itinéraires.

En droite ligne du projet d'anthropologie publique qui sous-tend le programme Babels, l'observation de la situation au Liban et, dans une moindre mesure, en Turquie a pour objet de contribuer à l'élaboration des réponses globales à partir d'un





Exils syriens

réfèrent empirique « hors champ ». En effet, l'analyse scientifique des migrations européennes et le débat public qui s'y rapporte gagnent à prendre en considération les enseignements d'un terrain extra-européen. Depuis la ville-refuge, qui est aussi une lointaine frontière de l'Europe, les migrations se déploient sous des formes spécifiques, et provoquent des effets sociologiques et anthropologiques – formes de l'accueil, hospitalités et rejets, rapports d'altérité, institutionnalisation de l'aide, politisations des enjeux, etc. – dont la dimension paradigmatique pourra être évaluée.

Comme il est écrit dans ce livre, « tandis que Londres a les yeux rivés sur Calais et que Paris surveille Vintimille, Beyrouth accueille près de 30 % du million de Syriens ayant officiellement trouvé un abri au Liban. Si certains Syriens prennent la route pour un ailleurs, d'autres font le choix [plus ou moins contraint] de l'attente indéterminée, chez le voisin, dans l'espoir du retour ».

L'enquête au Liban et à Beyrouth apporte ainsi un regard sur les contextes et les interactions provoqués par les déplacements de population, notamment depuis l'éclatement de la crise syrienne, au sein du Proche-Orient et entre cette région et l'Europe. Elle s'attache à la description des politiques et des pratiques d'hospitalité et/ou de rejet vis-à-vis des étrangers, à commencer par les réfugiés syriens dont la gestion politique au Liban est déterminée, d'un côté, par l'histoire de la circulation des travailleurs syriens au Liban et des relations complexes entre les deux États depuis leur indépendance, et, de l'autre, par la longue et complexe histoire de la présence palestinienne dans ce pays qui constitue un précédent que les autorités et une partie des Libanais ne souhaitent pas renouveler. L'enquête apporte aussi des données inédites sur l'une des plateformes d'où les Syriens, les Palestiniens (de Syrie ou du Liban), mais





Introduction

aussi les Libanais empruntant ces nouvelles routes ouvertes, partent vers l'Europe ou tentent de le faire.

Cet ouvrage s'intéresse en cinq chapitres aux exils syriens au Liban, il cherche à mettre en avant la diversité des profils et des attentes des réfugiés, et leurs interactions avec la société libanaise, qu'elles soient institutionnelles ou informelles. Il propose deux éclairages sur les exils syriens en Turquie (Istanbul et Gaziantep) ainsi que deux récits de parcours vers et en Europe, et un encadré sur le programme français de réinstallation. Il ne prétend pas à l'exhaustivité mais permet une lecture de différentes insertions des exilés syriens au Liban, sur des temporalités très variables.

Il s'agit tout d'abord de déterminer les parcours d'accès des réfugiés syriens aux institutions d'assistance. À l'origine destinés à la population libanaise, sans distinction communautaire, les centres sociaux du ministère des Affaires sociales se sont progressivement ouverts aux réfugiés syriens, sous l'impulsion des bailleurs de fonds internationaux – Programme des Nations unies pour le développement (Pnud) et Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (UNHCR) – en étroite collaboration avec les ONG locales et les municipalités. À ce titre, ils représentent un objet ethnographique pertinent pour observer les formules de contact entre ceux des établis qui sont exclus socialement et les réfugiés, d'une part, et entre ces derniers et les institutions publiques locales, d'autre part. Ces centres sociaux de développement ne constituent cependant pas les seuls acteurs dans la prise en charge sociale des réfugiés syriens mais forment le dernier maillon de la chaîne d'assistance¹.

L'enjeu sera donc de comprendre si le rapport des réfugiés aux institutions d'assistance influe sur leurs modes de

1. Cf. *infra*, « Les trajectoires de l'aide : l'accès des réfugiés syriens aux institutions d'assistance au Liban », p. 29-44.





Exils syriens

subjectivation et oriente leur trajectoire sociale. À l'inverse, on pourra se demander si la mobilisation des acteurs humanitaires et « l'expérience réfugiée » contribuent à reconfigurer le sens et la mission des institutions sociales publiques, et à remodeler les lignes communautaires de la solidarité. En ce sens, ce volet de l'enquête se veut une contribution à l'étude de la manière dont les politiques locales, nationales et internationales s'imbriquent et s'arriment à des initiatives solidaires informelles pour créer des formes d'hospitalité publique.

L'un des enseignements de cet ouvrage, qui permet d'ajouter une pièce à la discussion autour du distinguo opéré par Edward Saïd, est que le qualificatif et le statut de réfugié (qui n'en est pas vraiment un au Liban puisque ce pays n'est pas signataire de la convention de Genève de 1951 qui fixe le cadre légal du refuge) occulte la diversité des profils, des expériences et des parcours. C'est ce que montre de façon exemplaire le chapitre consacré au camp de Chatila. De fait, une partie de ces réfugiés syriens sont en réalité des réfugiés palestiniens de Syrie qui ont dû fuir ce pays, notamment à la suite de la destruction du camp de Yarmouk, à Damas, et qui, entre solidarités et tensions, s'installent dans les camps palestiniens au Liban. Certes, la présence syrienne à Chatila n'est pas nouvelle, mais l'arrivée et l'installation dans la durée de Syriens ne vont pas sans certaines tensions entre « nouveaux » et « anciens » réfugiés, là où, naguère, prenaient place la solidarité et la compassion¹.

Une autre partie de ces réfugiés sont des intellectuels et des artistes syriens qui déploient depuis Beyrouth, dans un contexte politique incertain, leur activité en exil, reconduisant ainsi la fonction de « zone franche culturelle » que remplit la ville au sein des capitales arabes du fait de la plus grande liberté

1. Cf. *infra*, « Réfugiés de Syrie dans les camps de réfugiés palestiniens au Liban : le cas de Chatila », p. 45-60.





Introduction

ou de la moindre censure qui y règnent. La présence à Beyrouth de militants, d'artistes et d'intellectuels syriens entraîne la production d'une nouvelle culture syrienne mobilisée par l'urgence de témoigner. Elle se développe dans la ville, même si les départs pour l'Europe, les États-Unis ou la Turquie sont importants, mais elle excède largement l'horizon libanais pour s'inscrire « dans le territoire mouvant de l'exil et dans celui projeté de la Syrie en devenir »¹.

Usage des réseaux sociaux pour accéder aux aides ou mobilisation des espaces urbains pour établir un petit commerce à la sauvette, une partie des développements qui suivent montre les ressources déployées par les Syriens au Liban et ce qu'on pourrait appeler leur « agentivité » (leur capacité d'action) dans un contexte globalement défavorable. L'inscription de jeunes vendeurs de rue syriens dans l'espace urbain de Beyrouth témoigne d'une telle capacité, employée à mettre en place une petite économie de la survie tout en se saisissant des interstices de la ville. Par de subtils jeux d'ajustement de la visibilité, ces commerçants ambulants cherchent à se défaire de l'ordre urbain et policier pour conduire leur petit négoce. En harmonie avec les rythmes de la ville et à l'affût des produits susceptibles de rencontrer immédiatement une demande, les vendeurs ambulants déploient des tactiques pour se rendre visibles ou se dissimuler aux regards de la police. Au final, « les logiques commerciales ambulantes des Syriens offrent un éclairage sur ce que migrants et réfugiés font à la ville : le dépassement de frontières matérielles et mentales établies, la création de centralités marchandes, la fabrique de formes de solidarité et, par conséquent, de nouvelles urbanités »².

1. Cf. *infra*, « Beyrouth, au carrefour d'une nouvelle culture syrienne », p. 61-72.

2. Cf. *infra*, « Beyrouth, ville-carrefour, ville itinérante », p. 73-91.





Exils syriens

Dans d'autres contextes, la confusion entre le statut de travailleur disqualifié, qui était la norme avant la guerre, et celui de réfugié influence très fortement les conditions d'installation et le quotidien des Syriens. Dans une petite ville libanaise de la montagne, les Syriens sont perçus « comme un groupe à l'égard duquel il est nécessaire de rester méfiant et dont les modalités d'installation ne doivent pas différer de celles qui prévalaient au temps de la circulation des travailleurs saisonniers ». Ils font ainsi l'objet d'une certaine relégation socio-spatiale – qu'ils parviennent à compenser partiellement grâce à leur expérience de migrations antérieures et à leurs réseaux – qui contraste avec l'accueil fait dans cette même ville aux Irakiens. Ces derniers y bénéficiant pour leur part de l'aide « de la communauté chrétienne nationale et locale ainsi que des acteurs socio-économiques locaux »¹.

Cette organisation du marché du travail libanais est toujours d'actualité, avec désormais une main-d'œuvre sédentarisée, numériquement plus conséquente et comprenant une part importante de femmes et d'enfants. L'imposition de la *kafala* aux ressortissants syriens en 2015 a eu pour conséquence une plus grande précarité statutaire des déplacés qui, nombreux, se font également concurrence dans les secteurs les moins qualifiés d'une économie en crise. Précarité sociale et précarité statutaire ont conduit à accroître l'immobilisation de Syriens dans l'espace libanais, à inciter certains d'entre eux à rentrer en Syrie et à amplifier les passages illégaux entre les deux pays².

1. Cf. *infra*, « L'exil, l'attente et la ville. L'expérience contrastée des Syriens et des Irakiens à Zgharta », p. 93-106.

2. Ainsi Khaled, le jeune Syrien originaire de Manbij, confiné dans la zone informelle de Sabra du fait de l'absence de papiers de résidence en règle, a fini par rentrer en Syrie, après avoir cherché en vain un *kafil* libanais pour l'employer légalement.





Introduction

En définitive, pour ceux qui sont restés, parfois par choix délibéré, mais surtout pour les plus démunis, par manque de moyens, un nouveau déplacement, principalement vers l'Europe, apparaît comme une option désormais bien moins ouverte qu'en 2013 ou 2014. Cependant, il demeure dans l'éventail limité des choix comme une solution toujours envisageable tout en apparaissant comme une menace. Dans les rapports de forces internationaux, cette mobilité potentielle peut même servir d'argument pour inciter les bailleurs de fonds à accroître leur soutien. « Nous pourrions laisser les réfugiés partir vers l'Europe », menaçait ainsi le chef du gouvernement libanais, Saad Hariri, lors de la conférence internationale sur la Syrie à Bruxelles, en avril 2017, pour convaincre les Européens de la nécessité de soutenir davantage le Liban s'ils veulent éviter de devoir faire face à une « crise migratoire » à leurs portes.

